

LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

Paul ZUMTHOR

La douleur d'Adam

Dans *Echos de Saint-Maurice*, 1936, tome 35, p. 137-140

© Abbaye de Saint-Maurice 2011

La douleur d'Adam

" Mane nobiscum, Domine,
quoniam advesperascit. "

Déjà s'est obscurcie l'aube première
et l'élan de mon cœur et l'infini
qui s'ouvre et qui jaillit dans la lumière.

La vie s'efface et l'astre se ternit ;
O Dieu, faut-il déjà rendre à la terre
ce corps qu'aucun soleil n'aura bruni ?

Mon bras languit et s'endort ma prière :
et sur les vals, au loin, s'évanouit
le chœur des monts couronnés de bruyère.

L'esprit me quitte, et dans l'ombre a frémi
parmi les bois sacrés aux troncs de lierre
l'aile d'un ange, au bord d'une eau qui fuit.

Au long du jour, j'ai monté vers les cimes ;
et je m'assieds au roc où vient mourir
ce foyer d'or qui tombe et se décime ;

l'amertume a monté comme un soupir,
et l'horizon béant sur les abîmes
se creuse au feu mourant de mon désir,

T'es-tu retrait, Seigneur, sous la nuit lourde,
et ton amour a-t-il gagné les cieux ?
Toute ferveur se tait, l'ombre est sourde.

L'écho s'éteint sous la brume où mes yeux
vers Toi se sont gonflés, et l'âme gourde
s'écrase et rampe et gémit pour son Dieu.

Pourquoi t'es-tu retrait dans la nuit lourde,
Jahweh, ta joie a donc quitté les cieux ?
ton front reste serein, ta gloire est sourde.

N'entends-tu pas mon âme, et la douleur
qui monte, et la fadeur qui rampe et plie,
et l'écho qui s'assourdit dans mon cœur ?

O Dieu, pourquoi frapper celui qui prie ?
Regarde mon appel, et la lourdeur
de mon bras nu que je tends vers ta vie...

Voici l'épine et la gentiane en fleurs ;
et, loin sous les vallons cernés d'orties,
le froment roux attend le moissonneur.

Moisson d'épis, moisson de terre et d'âme,
œuvre féconde où j'ai plongé mes mains,
t'inclines-tu dans la nuit de l'Infâme ?

Ah ! que ne puis-je voir les boisseaux pleins
quand jailliront de moi des moissons d'âmes
comme la source au revers des chemins !

Elles s'élèveront dans l'aube fraîche ;
et, dans le soir bleuâtre qui sommeille,
quand lourdement reviendront à la crèche

les bœufs lassés pesant sur la bretelle,
au long des chemins creux et d'herbe fraîche
elles iront, glanant sous les javelles...

Ma vie est seule et l'ombre, goutte à goutte,
tombe et s'exhale et glisse en murmurant ;
et ta promesse, ô Dieu, ton œuvre, est toute

appesantie au creux de ce néant ;
toi, tu t'endors dans ta gloire, et j'écoute
l'être d'amour qui se forme à mon flanc.

Femme, voici la promesse et l'espoir
dans ton corps pâle alanguï sous la lune
naissante, ô toi naissance dans le soir !

A ton regard, le doute et l'infortune
se fondent ; et ton cœur et ton pouvoir
s'ouvrent comme un essaim d'abeilles brunes.

L'azur s'évade en bruine et s'évapore,
et la foi se dissipe, et la prière...
Femme, il nous faut chercher d'autres aurores !

Il faut chercher le sable des clairières
où le rayon s'égaré et luit encore...
O Femme, tu m'es Dieu sans la lumière !

Ton pied se pose en une blonde écume
sur l'onde ombreuse où le cèdre est penché,
et le chant des forêts meurt sous les brumes.

Ce souffle obscur à mes yeux desséchés !
Déjà je dois forger le fer d'enclume
pour l'ancre sombre où Dieu nous a couchés !

Il faut dresser nos ombres alanguies
et redescendre au val silencieux,
plus lourds de notre flamme évanouie ;

partir ; charger la besace et l'épieu,
car s'est levée une force infinie
et nous voici tous deux seuls contre Dieu...

Mais nous irons jusqu'aux bords où s'avance
le dernier feu traînant sur les talus
par les sentiers parfumés d'espérance,

sans souvenir du jour qui s'est perdu,
car déjà dort, ô femme, en ta substance
le germe pur et la fleur du salut.

Au ciel aveugle ont coulé ses vapeurs,
et le combat, sourd, déjà grondé et s'ouvre :
à Dieu sa joie ; à nous notre douleur ;

notre douleur qui se lève et découvre
dans l'infini l'horizon de nos cœurs
où s'est rompu le fer au cœur du rouver ;

notre douleur qui passe, et notre vie,
dans ce soir gris et sans fin, comme on voit
s'incliner sur le col la fleur flétrie ;

et, souche vive enfouie au fond de moi,
ô femme, en jaillira l'arbre de vie
d'un bois si dur qu'ils en feront la croix !

Adieu ! courbons notre misère obscure
sous l'ombre d'où naît l'ombre à l'infini,
où l'âme lumineuse est forme impure.

Il faut partir aux horizons maudits,
et, loin de la lumière, âmes obscures,
oublier la vertu du paradis.

L'heure est venue d'abandonner les cimes
et de traîner ma vie sur les chemins
où le talon mord la roche et s'imprime.

Allons ! l'oiseau s'endort ; dans le lointain
la nuit s'incline et se fond à l'abîme
d'où surgira l'étoile du matin.

Paul ZUMTHOR